

PROLOGUE

Auschwitz-Birkenau, 27 janvier 1945

Appuyée de tout son poids contre le mur rugueux, Emilia entendait des hommes crier. Elle luttait pour rester debout tandis qu'elle faisait venir cet enfant au monde. Les yeux plissés dans la lumière tamisée, son instinct lui disait que quelque chose n'allait pas ; le bébé ne pleura pas quand elle coupa le cordon. Alors elle le retourna et le tapota délicatement.

Elle le regardait en retenant ses larmes, les doigts si froids qu'elle avait du mal à les bouger. La fumée flottait toujours dans l'air alors que les baraquements autour d'eux continuaient de brûler.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? murmura la mère épuisée, toujours allongée après avoir fourni tant d'efforts pendant le travail.

Il y eut un bruit dehors, suivi de cris, mais Emilia les ignora même si ses jambes tremblaient. Les nazis étaient partis, mais qui savait si les hommes qui étaient arrivés étaient meilleurs que les gardes qui avaient fui dans la nuit et mis le feu au camp avant de s'enfuir ? Elle refusait de céder à la peur ; elle avait vu la mort de trop nombreuses fois pour s'écrouler maintenant.

Tout ce qui comptait pour elle était de sauver le petit être qu'elle tenait entre ses mains parce qu'il avait une chance de vivre alors que tant d'autres ne l'avaient pas eue. C'était déjà un survivant, et elle ne le laisserait pas mourir – pas maintenant. Il était minuscule, son corps accusant les conséquences de la malnutrition, et sa mère serait probablement incapable de le nourrir si elle survivait.

Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche, comme si elle s'attendait à trouver Lena, les bras tendus pour accueillir le bébé afin qu'Emilia puisse s'occuper de la mère. *Lena est morte*. Elle devait parfois se rappeler que Lena n'existait plus que dans ses souvenirs aujourd'hui, des souvenirs qui refaisaient parfois surface et la trompaient, comme des illusions contre lesquelles elle devait se battre pour ne pas croire qu'elles étaient réelles.

Elle tapota le dos du nouveau-né plus fermement et glissa soigneusement son doigt dans sa bouche. Elle soupira de soulagement au moment où il poussa son premier cri, mais quand elle se tourna pour le donner à sa mère couchée sur le poêle, les jambes toujours écartées, Emilia se rendit compte qu'elle se tenait inerte et silencieuse.

—Non ! cria Emilia d'une voix rauque.

Du sang coulait entre ses jambes. Étant donné les conditions rudimentaires, elle n'en avait plus pour longtemps à moins qu'Emilia puisse agir rapidement.

Les cris au-dehors continuaient. Emilia entendit un homme parler fort dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Puis il cria en polonais. Alors que l'espoir

naissait en elle, elle l'entendit dire la même chose en anglais. Il répétait sa phrase dans différentes langues.

—Nous sommes les Alliés. Nous ne vous voulons aucun mal.

Malgré son fort accent, les mots étaient clairs. Emilia s'avança péniblement vers la porte, ses pieds nus sur le sol couvert de neige la faisant souffrir quand elle sortit. Elle aurait aimé pouvoir se déplacer plus rapidement en voyant les soldats vêtus de manteaux olive traverser le camp montés sur de petits chevaux. Les prisonniers qui étaient restés avaient sorti la tête par la porte de leurs cabanes. C'étaient ceux qui étaient trop malades pour partir avec les autres, leurs corps squelettiques recroquevillés tandis qu'ils observaient ce qui se passait à l'extérieur. Si ces soldats la tuaient, qu'il en soit ainsi ; au moins, elle aurait essayé.

—À l'aide ! cria Emilia, la gorge sèche, les lèvres craquelées et douloureuses. (Elle portait toujours le bébé, quasiment silencieux, dans ses bras.) Je vous en prie, aidez-moi !

L'inquiétude sur le visage du soldat le plus proche était évidente. Il cria quelque chose à ses hommes. Il était russe, elle le reconnut à la langue qu'elle avait déjà entendu parler dans le camp. Elle perçut alors la tristesse dans son expression, et quand elle suivit son regard, elle comprit qu'il avait vu le nouveau-né nu dans ses bras, son tablier couvert de sang et sa jupe déchirée. Ou peut-être étaient-ce ses bras maigres et son visage creux qui l'avaient alerté.

—Il me faut de l'eau et des serviettes, lança-t-elle.

—On va vous trouver tout ça, dit-il en mettant pied à terre et passant les rênes de son cheval à un autre soldat avant de la suivre dans le baraquement. Laissez-moi vous aider.

Elle lui mit le bébé dans les bras et courut vers la mère pour prendre son poulx avant de s'emparer de son couteau. C'était le seul instrument dont elle disposait depuis longtemps, le seul qu'on ne lui ait pas pris. La mère saignait toujours autant, et Emilia savait qu'elle avait peu de temps devant elle. Même si les conditions avaient été meilleures, cela n'aurait pas été gagné. Mais pour la première fois depuis qu'elle avait commencé à pratiquer des accouchements dans le camp, le nouveau-né avait une chance de vivre véritablement. Il était donc impensable qu'elle laisse cette femme mourir sur la table, pas quand la mère et son fils avaient une chance de survivre ensemble, pas sans avoir fait tout ce qui était en son pouvoir.

—Comment vous appelez-vous ? demanda le soldat.

Du coin de la pièce, tapi dans l'ombre, une voix râpeuse lui répondit.

—Elle s'appelle Emilia, souffla Aleksy en s'approchant sur ses jambes grêles qui peinaient à le tenir debout, sa toux indiquant à Emilia combien la maladie l'avait gagné. C'est la sage-femme d'Auschwitz, et sans elle, des centaines de bébés seraient morts.

Des larmes se mirent à couler sur les joues d'Emilia tandis qu'on lui apportait de l'eau chaude et qu'elle stérilisait son couteau. *À cause de moi, des centaines de bébés n'ont pas eu la chance de vivre.* Mais elle

remercia silencieusement Aleksy de lui rappeler les vies qu'elle avait sauvées, pas celles qui avaient péri à cause de ce qu'elle avait été forcée de faire.

Elle sentait ses jambes, à peine assez fortes pour la soutenir, trembler alors qu'elle s'apprêtait à sauver une vie. Aleksy ne pouvait pas l'aider : il était si malade qu'il pouvait à peine traverser la pièce. Mais le soldat à ses côtés s'éclaircit la voix.

—Dites-moi ce que je peux faire.

Emilia acquiesça et lui donna des instructions. Elle utilisa une serviette pour arrêter le saignement, mais regretta de ne pas en avoir plus à sa disposition. Quand elle eut terminé et fit le dernier point de suture avec un fil de coton qu'ils avaient méticuleusement tiré d'une couverture plusieurs mois plus tôt en prévision d'un cas d'urgence, Emilia tituba. Des bras forts la rattrapèrent et amortirent sa chute. C'était la première fois qu'un soldat faisait un geste gentil pour elle depuis qu'elle était dans le camp.

—Reposez-vous, dit-il quand elle rouvrit difficilement les yeux. Je vais vous apporter à manger.

Il posa sur Emilia une veste chaude, la sienne, tandis qu'une forme familière se rapprochait. Aleksy tenait une couverture élimée autour de ses épaules et respirait difficilement quand il s'écroula à côté d'elle.

—On va s'en sortir, chuchota Emilia.

Aleksy émettait un sifflement quand l'air entraît et sortait de sa poitrine.

—N'abandonnez pas, vous devez rester en vie. Vous ne pouvez pas mourir maintenant, Aleksy. Je ne vous laisserai pas faire.

Puisant en elle une force dont elle ignorait l'existence, elle partagea la veste pour le réchauffer, serrant sa main pendant qu'ils tremblaient tous les deux. Ils étaient si menus désormais, si squelettiques, que la veste était largement assez grande pour les couvrir tous les deux.

Aleksy ne dit pas un mot, mais ses doigts serrèrent les siens. C'était tout ce dont elle avait besoin : savoir qu'il était toujours en vie. Qu'il y avait encore de l'espoir.

EMILIA

1

Londres, vendredi 27 janvier 1995

Emilia aurait changé de chaîne si elle avait pu mettre la main sur la télécommande de la télé. Même si elle appréciait les efforts de la plupart des grands médias pour honorer le cinquantième anniversaire de la libération d'Auschwitz, c'était un souvenir qu'elle avait passé la majeure partie de sa vie d'adulte à essayer d'oublier. Ce qui était arrivé là-bas, toutes ces vies perdues, elle n'avait pas besoin qu'on les lui rappelle à travers un documentaire.

Elle était sur le point d'appeler sa fille quand quelque chose passa sur l'écran, au-dessus des images vues bien trop souvent des grilles du camp de concentration tristement célèbre et des prisonniers faméliques qui avaient survécu jusqu'au bout. Des images qu'elle tâchait généralement d'éviter.

—Maman, tu es prête pour...

—Lucy, monte le son, s'il te plaît, dit-elle en se penchant en avant dans son fauteuil tandis que sa fille entrait dans la pièce.

La couverture pliée sur ses genoux tomba par terre.

« On raconte que, de la fin de 1943 jusqu'à la libération par des soldats russes en janvier 1945, une sage-femme polonaise travaillait avec un médecin prisonnier, lui aussi polonais, pour sauver des centaines de bébés dans le camp. Si le sort des nouveau-nés juifs était écrit, beaucoup de bébés non-juifs furent enlevés et donnés à des familles nazies, après un changement dans la politique en 1943. Cette sage-femme aurait secrètement tatoué les bébés tout de suite après leur naissance, dans l'espoir qu'ils puissent un jour retrouver leurs mères. »

Emilia fixa l'écran, la peau moite alors qu'elle écoutait le journaliste, ses ongles s'enfonçant dans les accoudoirs du fauteuil. Elle se rapprocha. Parfois son esprit lui jouait des tours, parfois ces derniers temps, c'était comme si elle essayait de réfléchir dans la boue, mais les souvenirs contre lesquels elle avait lutté si fort ne l'avaient jamais quittée. Ils étaient restés aussi clairs que de l'eau de roche, malgré toutes les années qui s'étaient écoulées.

« Malgré tous les efforts que nous avons déployés pour découvrir l'identité de cette courageuse sage-femme, nous n'avons pas réussi à la localiser. Nous ne savons même pas si elle a survécu. Si vous avez des renseignements sur les sages-femmes et docteurs prisonniers qui ont travaillé dans l'un des camps d'Auschwitz, nous vous demandons de contacter le numéro qui s'affiche à l'écran. Tout survivant est encouragé à prendre contact pour nous aider à assembler les pièces du puzzle et découvrir ce qui est arrivé à ces enfants, partager leurs histoires avec le monde. »

—Lucy, dit Emilia en notant à la hâte le numéro sur le journal à côté d'elle sans faire attention aux mots croisés qu'elle avait faits précédemment ; sa main tremblait tellement que son écriture était à peine lisible. Tu veux bien m'apporter le téléphone ?

Sa fille regardait la télévision elle aussi, debout au milieu de la pièce, mais elle se tourna vers Emilia.

—Le dîner est prêt, maman. Ça ne peut pas attendre ?

—S'il te plaît, je dois passer un coup de fil. Ça ne sera pas long.

Sa fille lui jeta un regard impatient mais finit par acquiescer en soupirant comme si on lui avait demandé d'aller faire les courses et pas simplement de se rendre dans la pièce d'à côté. Emilia savait qu'elle ne pouvait plus attendre ; si elle n'appelait pas maintenant, elle ne trouverait peut-être jamais le courage de le faire.

Il est temps pour nous de raconter ce qu'on a fait, Aleksy, avant qu'il ne soit trop tard. On ne peut pas garder un secret éternellement. Et si mes souvenirs disparaissaient complètement et que ce qui s'est passé là-bas, ce à quoi nous avons survécu, était perdu à jamais ?

Emilia tendit la main pour saisir le téléphone, pas surprise de voir les tremblements qui l'agitaient. Cela faisait très longtemps qu'elle n'avait pas prononcé les mots qu'elle était sur le point de dire, et elle savait qu'ils allaient choquer sa fille. Pour elle, ce n'était qu'une vieille femme, une mère de plus de soixante-dix ans qui avait besoin qu'on s'occupe d'elle, une dame du troisième âge qui oubliait de fermer la porte d'entrée et se perdait parfois en revenant de faire ses courses. C'était

pour ça que Lucy avait insisté pour rester quelque temps ; elle n'aimait pas que sa mère vive seule après être devenue veuve et l'avait convaincue que ce serait sympa pour elles de passer plus de temps ensemble. Ce qu'elle voulait vraiment dire, c'était qu'elle ne pensait plus qu'Emilia était capable de vivre seule. Mais quand cela concernait ce qui s'était passé à Auschwitz, ce qu'elle avait fait pour aider les autres prisonnières à survivre, elle n'avait pas besoin qu'on l'aide à se souvenir. Ce n'était pas quelque chose qu'on pouvait oublier.

Elle prit une grande inspiration et serra le téléphone quand Lucy le lui donna, avant de composer soigneusement le numéro qu'elle avait noté.

—Maman, qui appelles-tu ? Tu es sûre qu'il n'y a rien que je...

Emilia pressa le combiné contre son oreille et son cœur s'emballa tandis qu'elle patientait. Six sonneries retentirent avant qu'une femme réponde. Sa fille lui adressa un sourire las qui rappela à Emilia comme ce devait être éprouvant de vivre avec sa mère, même si c'était Lucy qui avait insisté pour qu'elle emménage avec elle.

—Allô ? dit la femme. Il y a quelqu'un ?

Emilia serra encore plus le téléphone pour essayer de maîtriser ses tremblements.

—Je m'appelle Emilia Bauchau. Je suis la sage-femme que vous recherchez. (Elle marqua une pause et leva les yeux vers sa fille.) Je crois qu'il est temps pour moi de raconter mon histoire.